1

Pella, royaume de Macédoine - 17 juin 168 avant Jésus Christ.

Aristéas dut se faire violence pour conserver son allure martiale et ne pas grimper quatre à quatre l'escalier menant à la demeure familiale. Celle-ci, juchée sur les hauteurs de Pella, se découpait un peu plus loin dans le ciel bleu azur, avec son large fronton emprunté aux Grecs et ses bâtiments en brique crue.

Vêtu d'une tunique courte descendant à mi-cuisse, la chlamyde rouge fixée sur son épaule droite par une fibule d'argent, les jambes protégées par des cnémides, il s'efforça de marcher posément comme tout officier digne de ce nom. Il avait passé sur son torse la cuirasse de bronze mais laissé ses armes offensives, la longue lance et le bouclier circulaire au camp, ne conservant sur lui que son épée courte, la machaira.

Il serra un peu plus fermement contre sa poitrine le casque béotien dont le cimier empanaché affirmait son rang dans la cavalerie macédonienne, et mit le pied sur la première marche.

Le temps lui était compté. Démétrios, l'hipparque commandant les quatre escadrons auxquels il appartenait, lui avait accordé l'après-midi avec un retour en caserne dans la soirée au plus tard. Demain matin, lui et ses hommes rejoindraient le gros des troupes en compagnie d'un détachement de peltastes, de frondeurs et d'archers.

En haut des marches, il vit soudain son père Philidor, encore plein de vigueur malgré sa cinquantaine d'années et ses nombreuses blessures de guerre. L'homme, visiblement alerté de son arrivée par quelque esclave désœuvré, l'attendait avec son habituel sourire bienveillant, largement dessiné sur ses lèvres charnues. A ses côtés, menue et frêle comme de toute éternité, Kalika, sa sœur, lui ouvrait déjà les bras. Elle rayonnait de bonheur toute à sa joie de serrer contre elle ce frère qu'elle avait si peu vu ces trois dernières années, le temps de sa formation dans les casernes d'Amphipolis et de ses premières affectations. Un peu plus loin il aperçut sa mère Galatéa accourir en riant et pleurant à la fois.

C'est Kalika qui la première l'étreignit, couvrant son visage de baisers sonores puis les larmes salées de sa mère lui mouillèrent le visage. Enfin, Philidor, brusque et bourru comme à son habitude, le serra contre son torse à l'étouffer.

— Alors, fils ? lui lança t-il de sa voix grave et rocailleuse. J'espère que cette fois tu vas rester un peu plus longtemps parmi nous.

Aristéas se dégagea doucement de l'étreinte virile de son père et eut un mouvement d'épaule fataliste:

— Hélas, non ! Je pars dès demain rejoindre l'armée de Persée.

Le sourire débonnaire se figea, laissant la place à un masque stupéfait, puis courroucé.

Ainsi donc ces maudits Romains veulent la guerre, coûte que coûte !

— Je crains bien que oui, père. Leur consul Paul Emile a refusé les offres de paix de notre roi. Nous allons devoir les affronter.

— Les affronter ? Mais pour quoi faire ? s'écria Philidor visiblement incrédule. Laissez-les donc se briser les dents sur les places fortifiées qui gardent les cols. Jamais ils ne pénétreront en Macédoine.

— Ils sont déjà en Macédoine.

Aristéas vit son père blêmir.

— Par Zeus ! Comment est-ce possible ? Ne me dis pas qu'ils ont réussi à passer nos défenses ?

— Nous avons dû les abandonner.

Le jeune homme ajouta, tout en jetant un coup d'œil aux mines défaites de sa mère et de sa sœur:

— Paul Emile a envoyé son bras droit Scipion nous contourner par le sud, afin de nous prendre à revers. Grâce aux dieux, un déserteur crétois nous a avertis de la manœuvre.

— Malédiction ! Et dire que nous n'en savions rien, ici, à Pella. Depuis que Persée a quitté le palais pour prendre le commandement des troupes, les nouvelles ne parviennent plus jusqu'à nous. Mais dis-moi, vous l'avez arrêté au moins ce Scipion ?

— Douze mille hommes, dont je faisais partie, ont été détachés de l'armée afin de lui livrer bataille. Mais l'affrontement a tourné à son avantage. Moi-même j'ai perdu une bonne partie de mes hommes et ai dû retourner à Pella reconstituer mon escadron. Je ne suis arrivé que hier soir.

— Tu t'es battu, mon fils ?

— Il y avait un mélange de fierté et d'angoisse dans les yeux sombres de Philidor.

— Ce n'est pas la première fois, père. J'ai combattu l'an dernier, devant Dion, lorsque nous leur avons repris le sanctuaire avant d'établir notre ligne de défense sur l'Elpeus[1].

Le jeune homme resta un instant silencieux comme s'il revivait ses premiers combats contre les légions puis il poursuivit :

— Quoi qu'il en soit, Persée a été obligé d'abandonner les cols pour ne pas être pris en tenaille.

— Et vous vous apprêtez à leur livrer bataille.

— Oui, père ! Une bataille qui sera décisive et où, de part et d'autre, toutes les forces seront engagées. Si nous gagnons, les Romains seront définitivement chassés de Grèce !

— Et si vous perdez ?

— Alors malheur à nous ! Ils ne feront pas de quartier. Ca fait trop longtemps que Rome et la Macédoine s'opposent.

Philidor caressa un instant sa barbe soigneusement taillée. Aristéas sentit comme de la souffrance crisper les traits de son père.

[1] Fleuve marquant la frontière entre la Macédoine et la Thessalie

— Comme le disait jadis Hérodote: « *en temps de paix les fils enterrent leurs pères mais en temps de guerre les pères enterrent leurs fils* ». Fais en sorte que je n'aie pas à t'enterrer, fils.

Puis en voyant le visage de sa femme se décomposer davantage, il ajouta:

— Allons donc ! Je suppose que tu as faim et que tu as soif. Nyssa doit bien avoir encore quelque chose à manger pour toi et je vais faire déboucher une amphore de mon meilleur vin. Allez, viens !

Il passa son bras autour des épaules de son fils et l'entraîna vers les bâtisses tout en l'entretenant de choses sans importance. De la vigne qui poussait à flanc de coteau et dont les premières grappes encore vertes promettaient un vin de qualité, des nouveaux esclaves qu'il avait récemment achetés et qui ne lui donnaient pas satisfaction. Ils passèrent le porche pour pénétrer dans la cour intérieure. Sur la droite, des maçons s'affairaient à ajouter un étage au bâtiment qui, autrefois, avait abrité l'andrôn[2].

— La maison s'agrandit ! s'étonna Aristéas.

— Comme tu peux le voir. Vu notre rang, il n'eut pas été convenable de continuer à nous contenter d'une humble demeure. Nous descendons tout de même en ligne directe d'Antipatros, général du grand Alexandre.

Le jeune ilarque hocha la tête distraitement alors que son père l'entraînait vers l'oikos. Depuis peu, il faisait office de lieu d'habitation, laissant les premiers bâtiments à la disposition des esclaves et de leurs ateliers.

— Nyssa ! s'écria Philidor tout en désignant un lit à son fils après qu'ils eurent pénétré dans la salle à manger.

Une servante d'une trentaine d'années accourut aussitôt.

— A boire et à manger pour mon fils ! ordonna t-il tandis que les deux femmes venaient s'asseoir sur une troisième couche.

Philidor attendit qu'un esclave lui serve un vin de palme coupé d'eau adouci avec du miel avant de commencer:

— Alors, dis-moi ! L'armée s'est-elle bien préparée pour le combat ? Jure moi que Cynocéphales ne se reproduira pas.

— Je le pense, père, je le pense. La phalange sera encore plus compacte que d'ordinaire afin de mieux écraser sous son poids les cohortes romaines.

— Vous allez passer de seize à trente deux rangs ?

— Oui ! Imagine l'impact que peut avoir une telle formation lorsqu'elle se rue sur des troupes moins denses.

— Moins denses, je te le concède, mais terriblement mobiles. Il faudra à tout prix bien protéger les flancs. Et le terrain ? Comment sera le terrain ? C'est lui qui fera la décision. Et d'abord, où aura lieu l'affrontement ?

— A Pydna.

Philidor passa machinalement la main dans sa barbe.

[2] Salle de réception

— A ce que je sache Pydna est construite sur une colline dominant une plaine, c'est bien ça ?

— Oui, père, c'est exact. Une plaine suffisamment large pour permettre à la phalange de se mouvoir et à la cavalerie et aux peltastes de la protéger.

Philidor, tout en humectant ses lèvres avec le vin de palme, ajouta:

— Bien ! Très bien ! Et les éléphants ? Vous avez pensé aux éléphants ?

— Quelques unités de cavalerie légère se sont exercées à les affronter. Ce n'étaient certes que des maquettes mais les chevaux ne devraient pas s'effrayer en les voyant.

— Cela n'aura d'ailleurs que peu d'importance, un syntagme se disposant en carré arrête même une charge d'éléphants. Et les effectifs ? Qu'en est-il des effectifs ?

— Environ quarante mille hommes de part et d'autre.

Philidor eut une moue contrariée.

— Les Germains risquent de cruellement nous manquer. Surtout qu'il y avait beaucoup de cavaliers parmi eux. Et une bataille de nos jours se gagne grâce à la cavalerie. Pourquoi Persée les a-t-il donc laissés partir ? Il a pourtant amassé suffisamment d'or pour lever une armée qui pourrait détruire Rome s'il le voulait.

— Ce n'est pas à nous de juger les décisions de notre roi, père. Et tu sembles mésestimer l'importance de la phalange.

— Nous ne sommes plus aux temps d'Alexandre ou des conflits contre les Grecs, Aristéas. L'ennemi n'est plus le même. Il ne combat pas comme un Grec ou un Perse. Le Romain est lourdement armé et entraîné à se battre au corps à corps. Que la phalange se désorganise comme ce fut le cas à Cynocéphales et les piques deviennent inutiles. Quant à nos glaives courts, ils ne font pas le poids contre leurs longues épées et leurs larges boucliers. Et j'en parle en connaissance de cause. A Cynocéphales et comme hypaspiste j'étais presque aussi bien équipé qu'un Romain. Et pourtant notre formation a dû abandonner le combat et se replier après avoir été littéralement décimée. Crois-moi ! C'est la cavalerie qui fait toute la décision. La phalange est l'enclume qui attire et fixe l'ennemi. La cavalerie, quant à elle, est le marteau qui s'en va l'écraser. Le marteau a simplement besoin d'une enclume robuste pour faire son travail.

Nyssa venait de réapparaître portant un plat sur lequel elle avait disposé une cuisse de poulet, quelques galettes de maza[3] et une purée de lentilles. Une jeune esclave la suivait portant des fruits et du pain.

— Mais ce n'est pas à un vieil homme comme moi de te faire la leçon. Surtout sur l'art et la manière de faire la guerre. Allons, mange à présent.

*

[3] Farine d'orge.

Philidor avait dû s'absenter, requis au palais pour une affaire de toute urgence. De par son rang dans l'oligarchie macédonienne, il était membre de droit ex-officio du conseil mais également sômatophylaque[4] du roi, un titre prestigieux bien que purement honorifique. En l'absence du roi, beaucoup de notables venaient directement lui présenter leurs doléances.

Aristéas s'était allongé dans l'herbe au pied d'un olivier centenaire, en haut de la colline dominant la maison familiale et, plus bas, la ville de Pella. Les yeux mi-clos, il s'était abîmé dans la contemplation distraite du ciel d'été.

Il appréciait par-dessus tout ce lieu, cet espace préservé où il était né et avait grandi sous l'œil sévère et attentif de son père, l'amour et la constante sollicitude de sa mère, la tendre compagnie de sa sœur. Il avait été un enfant désiré, choyé, aimé, adulé par tous, des membres influents de l'aristocratie macédonienne jusqu'au dernier des esclaves. D'un caractère enjoué, facétieux, espiègle même, il avait continuellement fait souffler sur la demeure un air vivifiant fait de fraîcheur et de gaîté. La bande de garnements qu'il commandait écumait les bois et prés alentours et comptait même en son sein un bon nombre de filles plus préoccupées de la bonne manière de construire une cabane ou de braconner un lièvre que d'apprendre à filer la laine. Il est vrai que la Macédoine n'était pas la Grèce et que les femmes n'y étaient pas systématiquement confinées dans leurs gynécées.

L'adolescence était venue et avec elle les premiers émois, les premières pudeurs devant ces filles dont les formes changeaient et qui persistaient à se baigner nues en leur compagnie dans les eaux tumultueuses des rivières. Et il y avait eu Olympias, Phaedra et puis Sina qui l'avaient étourdi de leurs baisers de moins en moins maladroits au fur et à mesure qu'elles devenaient femmes. Le ciel de Macédoine semblait pour toujours se teinter de la pureté de l'azur.

Jusqu'à ce maudit mois de Gorpiaios[5] où, en compagnie de Callimédon, le chef de la bande rivale qui sévissait sur un autre quartier de Pella mais néanmoins ami d'enfance, son père avait décidé de l'envoyer passer une année entière à Sparte, afin d'y endurcir son corps et son âme.

Sparte ! La cité des terribles hoplites qui, aux temps anciens, ravageaient l'Attique et le Péloponnèse. Que restait-il de Sparte ? Pas grand-chose ! Elle avait été vaincue par les forces confédérées de Flamininus alliant troupes romaines, hoplites grecs et soldats macédoniens, deux ans à peine après Cynocéphales. Les ennemis d'hier étaient devenus les alliés du jour. Philidor, lochage d'une formation de mille hommes, avait longuement cheminé au côté des mêmes légionnaires qu'il avait affrontés deux ans plus tôt, en Thessalie.

Ils avaient défait les troupes de Nabis, un tyran qui s'était proclamé roi, avaient pillé la ville, libéré les ilotes et réduit la zone d'influence des Lacédémoniens de manière plus que substantielle tout en leur prenant leur flotte et leurs ports. Cela ne faisait que quelques années que la cité avait eu l'autorisation de rebâtir ses murs, de restaurer l'âgôgè et de rappeler tous les exilés du temps de Nabis.

Alors ? Pourquoi l'envoyer dans une cité vaincue ?

---

[4] Garde du corps du roi. Ils étaient 7 au temps d'Alexandre.

[5] Juillet-août selon le calendrier macédonien.

« Ils sont peut être affaiblis, lui avait expliqué son père alors qu'il tentait vainement de protester à la perspective de vivre chez ce peuple de barbares, mais la manière avec laquelle ils élèvent leurs enfants est vraiment unique. Et tu dois être le meilleur, Aristéas. J'ai assez d'influence pour te faire accéder rapidement à un grade d'hipparque et même de stratège. A Sparte tu apprendras les vertus d'une vie dont la seule et unique finalité est de former les meilleurs soldats qui soient. Car ne nous y trompons pas. Si ces dernières décennies Sparte a été vaincue c'est uniquement parce que les Lacédémoniens affrontaient un ennemi largement supérieur en nombre. »

Qu'avaient-ils appris à Sparte ? Ils avaient appris à se battre à mains nues pour corriger tous ces jeunes qui les insultaient, eux les Macédoniens, les ennemis de toujours. Ils avaient appris à se faire respecter, à force de prendre et de rendre les coups.

Ils avaient appris la faim. Comme tous leurs camarades, ils ne recevaient qu'une alimentation chichement distribuée. A eux de se débrouiller pour aller voler ce qui manquait à la caserne ou chez les ilotes que les Spartiates avaient à nouveau asservis. Le vol était encouragé mais gare à l'imprudent qui se faisait prendre. Ils devinrent rapidement experts en cet art. Ils ne furent jamais pris contrairement à bon nombre de leurs camarades qui portèrent pendant de longs mois la trace des coups de fouet zébrant leur dos meurtris.

Ils avaient appris le froid des mois d'hiver quand ils devaient traverser à la nage l'Eurotas ou s'exercer au maniement du glaive, pieds nus et habillés d'une simple tunique rapiécée.

Ils avaient appris l'humilité en obéissant aveuglément aux ordres reçus sans pouvoir se prévaloir de leur rang, qu'ils se nomment Aristéas l'adolescent au sang princier ou Callimédon le fils d'un stratège de Philippe et maintenant de Persée.

Ils avaient appris à choisir le terme le plus concis pour exprimer ce qu'ils avaient à dire, se basant scrupuleusement sur les recommandations du paidonomos.

Ils avaient appris le maniement sommaire des armes, du glaive au javelot en passant par l'arc et la fronde.

Ils avaient enfin appris la résistance à la douleur et à la fatigue.

Bien sûr, plus d'une fois, ils auraient tout donné pour quitter ce lieu de souffrance et retrouver leurs nids douillets sur les hauteurs de Pella. Plus d'une fois, alors que leurs camarades ivres de fatigue s'étaient endormis dans la grande chambrée, ils avaient évoqué le pays et ce qu'ils y feraient plus tard.

Et puis il y avait ces femmes et ces filles, robustes et saines, dont la vie était presque aussi dure que la leur. Elles ne portaient sur elles qu'un simple péplos largement ouvert sur le flanc droit. Les Athéniens les appelaient les phainomêrides, celles qui montrent leurs cuisses. Ils avaient été stupéfaits par leurs corps sculpturaux lorsqu'elles avaient défilé entièrement nues lors des Hyacinthies qui s'étaient tenues à Amyclées, au sud est de Sparte. Aristéas se rappela de Thaéda, une adolescente à peine plus âgée que lui qu'il avait maladroitement aimée, caché dans un bosquet de roseaux, au bord du fleuve.

Ils avaient beaucoup appris pendant cette année passée à Sparte. Ils avaient toutefois bien conscience qu'on les avait ménagés, que les tâches les plus dures ne

leur avaient pas été réservées. Ils venaient d'avoir seize ans. Eussent-ils été Lacédémoniens et ils auraient été versés dans la catégorie des Irènes jusqu'à leurs vingt ans. Et ils auraient été obligés de participer à la cryptie et au meurtre rituel d'un ilote. Ils auraient subi la flagellation lors de la cérémonie finale d'intronisation devant l'autel d'Artémis Orthia.

Et puis, un matin, Philidor avait fait son apparition en compagnie de l'un des cinq éphores.

Voici Eudamidas, avait-il dit après avoir serré son fils dans ses bras. Je lui ai accordé la vie sauve autrefois lorsque nous avons pris Sparte. Il est vrai que lui et ses hommes s'étaient montrés de valeureux combattants. Il a accepté de suivre de loin ta formation tout en veillant à ce que tu ne sois pas trop maltraité. A présent que tu maîtrises ton corps, on va remplir ta tête. Toi, moi et Callimédon partons pour Athènes.

Ils étaient partis le jour suivant, vêtus comme de simples voyageurs. Ils avaient longé les flots tumultueux de l'Eurotas, laissant sur leur droite les cimes escarpées du mont Taygète, pour embarquer sur un navire marchand qui les avait déposés à Corinthe, ville où ils avaient dû patienter deux jours, dans l'attente qu'un autre vaisseau accepte de les conduire au Pirée.

Les trois hommes avaient mis à profit ce temps d'inactivité forcée pour visiter la ville, avec, en particulier, l'ascension de l'Acrocorinthe d'où ils purent s'extasier un long moment sur le magnifique paysage qui s'offrait sous leurs yeux émerveillés. La ville, étalée sur ses deux plates-formes rectangulaires, amoncellement désordonné de petites bâtisses carrées blanchies à la chaux, se voyait percée par endroits de vastes taches de verdure d'où surgissaient, entre autres, le théâtre de plein air, les bains publics, la place du marché entourée de ses colonnades ioniennes, ou encore les temples resplendissants, comme celui d'Apollon, fier de ses sept fameuses colonnes monolithiques. Plus loin, vers la mer, les murailles de l'imposante agglomération poursuivaient leur route jusqu'au port de Lechaeum, dans le golfe du nord.

Il y avait autrefois une garnison macédonienne ici, sur l'Acrocorinthe, avait commenté Philidor. Elle contrôlait l'étroit passage menant de l'Attique au Péloponnèse.

Ce qui impressionna la plus les trois Macédoniens, fut, en fait, juché au sommet de la montagne, le temple consacré à Aphrodite, fort de ses deux mille esclaves, toutes des hétaïres, esclaves dédiées à la déesse de l'amour et qui assuraient la formidable réputation de richesse et d'opulence de la ville

Car Corinthe était riche et avait toujours été riche. Les mauvaises langues affirmaient que c'étaient ces mêmes hétaïres qui incitaient les navires marchands à venir y accoster afin de dépenser en leur compagnie un grand nombre de drachmes et d'oboles. Plus sérieusement, le diolcos, ce long chemin en rouleaux de bois qui permettait aux navires de franchir à sec les trente stades de l'isthme, évitant par là les parages redoutables du cap Malée, était pour beaucoup dans cette fabuleuse richesse. Quant aux droits de passage scrupuleusement prélevés sur toutes les marchandises pénétrant en Attique ou dans le Péloponnèse ils contribuaient eux aussi, dans une

large mesure, à maintenir le trésor de la ville dans un état de plénitude plus que satisfaisant.

De Corinthe, un vaisseau rempli de blé de Sicile, d'huile de palme et d'olive, vaisseau syracusain resté bloqué quelques jours dans le port à la suite des nombreuses avaries rencontrées en traversant la mer ionienne, les avait pris à son bord et s'était promis de les déposer au Pirée.

Le navire sicilien, après être passé au large du port de Zéa, avait pénétré dans la rade de Phalère et, après s'être approché au plus près des côtes, avait viré à quatre-vingt dix degrés pour prendre la direction du port de Mounichie, second havre du Pirée.

Aristéas avait été surpris, après la sobriété spartiate, par cette foule bruyante et volubile qui se pressait autour des différents débarcadères. Quelques femmes échappées de leurs gynécées, leurs chevelures nouées bas sous la nuque, élégantes dans leurs péplos blancs, pourpres ou rayés de bleu, robes de laine écrue descendant à hauteur du mollet. Mais surtout des hommes, esclaves au crâne rasé ou citoyens, les cheveux courts depuis Marathon, la barbe en pointe, vêtus de chitons, pièces d'étoffe rectangulaires dans lesquelles ils allaient drapés.

Philidor avait pris la peine de se tailler au préalable la barbe afin de ne pas attirer sur eux l'attention. Les Macédoniens n'étaient pas en odeur de sainteté à Athènes et l'influence de Pella était réduite à sa plus simple expression depuis que les Romains, après Cynocéphales, exerçaient sur l'Hellade leur influence tatillonne.

Jamais Aristéas n'avait vu pareille animation. Le port du Pirée semblait bien être le centre du monde.

Le long des docks, les vaisseaux marchands attendaient patiemment d'être chargés de toutes les marchandises exportées par la cité, vin de l'Attique, laine, métaux précieux extraits du Laurium, marbres, poteries, armes, livres et œuvres d'art. Un peu plus loin, accostés à d'autres quais, les flans ventrus d'autres bateaux de commerce se voyaient déchargés par une multitude d'esclaves et leurs cargaisons aussitôt dirigées vers de gigantesques entrepôts. Le Pirée importait tout ce que l'Attique était incapable de produire: le blé de Byzance, de Syrie, d'Egypte ou de Sicile, les viandes de Phénicie ou d'Italie, le poisson pêché en pleine mer Noire, mais également le cuivre de Chypre et l'étain de Bretagne, comme le bois de Thrace ou l'or de Thasos. Mais également les épices de Chalcis, le verre d'Egypte, les bronzes de l'Etrurie et l'ivoire d'Ethiopie. Et puis encore les parfums et onguents d'Arabie et les esclaves de Lydie, de Syrie et du pays scythe.

Ce port est vital pour les Athéniens, avait remarqué Philidor. Sans lui, et en quelques semaines seulement, Athènes se retrouverait complètement asphyxiée. Et même si la ville a perdu pratiquement toute son influence depuis les guerres qu'elle a menées et perdues contre nous, elle reste malgré tout un important lieu d'échanges.

Ils avaient ensuite délaissé les embarcadères et docks pour s'engager dans les rues du Pirée, rues strictement tracées suivant un plan rectangulaire, à la recherche de la route qui les mènerait, entre les Longs Murs du Nord et du Sud articulant les remparts d'Athènes, vers les hauteurs de la ville et le quartier du Kollytos où Philidor avait loué une maison.

En fait de maison, il s'agissait d'une bâtisse misérable composée d'une seule pièce.

« Je vous laisse cette bourse, avait dit Philidor au matin du deuxième jour. En vivant chichement elle vous permettra de tenir quelques mois. Ce sera à vous de vous débrouiller pour survivre pendant deux ans tout en vous ouvrant à la connaissance. Passé ce délai vous pourrez revenir à Pella, fiers de votre expérience guerrière à Sparte et de votre culture acquise ici, à Athènes. Il sera alors temps pour vous de faire votre service militaire et de commencer votre ascension dans la haute société macédonienne. »

Et il les avait quittés, refusant même qu'ils l'accompagnent jusqu'au Pirée ou un bateau le ramènerait à Thessalonique.

Les deux adolescents s'étaient très vite mis à la recherche d'un grammatiste aux honoraires acceptables afin qu'il poursuive leur enseignement de l'écriture et leur livre les bases des concepts mathématiques. Un certain Talos, vieil homme grincheux et brutal, s'étonna de leur capacité à tracer au moyen de stylets des mots fort bien écrits sur les tablettes enduites de cire qu'il leur remit. Il consentit à leur enseigner les auteurs grecs comme Homère, les poètes comme Hésiode, les politiques comme Solon et même Lycurgue. Il leur parla philosophie en leur faisant étudier Socrate et Platon, Euclide de Mégare et Stilpon. Il leur enseigna la géométrie avec Thalès, Pythagore et Archimède.

Ils décidèrent au bout du deuxième mois de se mettre en quête d'un travail quelconque afin de ne pas voir leur bourse se vider trop vite et de pouvoir s'offrir les services d'un cithariste. C'est ainsi qu'on put les voir chaque matin décharger les paniers de fruits et de légumes qu'apportaient dans leurs chariots les paysans des environs d'Athènes. C'est ainsi également qu'ils apprirent à côtoyer les marchands assurant la bonne gestion des halles où venaient s'entasser les victuailles en provenance d'Egypte, du Pont-Euxin ou encore de Sicile ou d'Italie. Callimédon, disposant apparemment d'un certain don pour le commerce, fut embauché par un marchand et payé à la commission.

Damalys, un musicien d'une trentaine d'années, leur apprit à jouer de la lyre et du hautbois et sut corriger rapidement la fausseté de leurs voix lorsqu'ils entonnaient les poèmes lyriques. Ils purent ainsi se comporter honorablement dans l'un ou l'autre symposium, après qu'on leur eut tendu le rameau de myrte afin de les inviter à chanter.

Puis vint le temps, ce devait être au mois de Peritios[6], où ils jugèrent utile de reprendre une activité physique en se rendant à la palestre. Galène, le pédotribe dont ils sollicitèrent l'enseignement, fut surpris par leurs corps musculeux et admirablement bien proportionnés. Il fut encore plus surpris d'apprendre qu'ils avaient passé une année entière à Sparte et qu'ils vivaient chichement ici, à Athènes, malgré leur rang. Il décida de les prendre dans son groupe sans rien leur demander en retour.

Galène alla d'étonnement en étonnement. Au pancrace Aristéas fut immédiatement le meilleur, éliminant rapidement tous les adversaires qui lui furent

[6] décembre - janvier selon le calendrier macédonien

opposés. Il avait bien retenu les leçons du paidonomos pour attaquer le plus brutalement possible, briser toute tentative de résistance grâce à ses formidables coups de poing et, surtout, dissuader tout adversaire de venir se frotter une nouvelle fois à lui.

Callimédon, lui, brilla rapidement au pentathlon qui réunissait la lutte, la course, le saut, le lancement du disque et du javelot. Lors des Panathénées qui se déroulaient chaque année du 23 au 30 du mois d'Hécatombéon[7] il termina à la troisième place.

Les deux années passèrent. Pédotribe, grammatiste et cithariste s'avouèrent satisfaits des connaissances et compétences des deux jeunes gens. Il était temps pour eux de rentrer à Pella accomplir leur service militaire et commencer la brillante carrière à laquelle ils étaient destinés.

Ils avaient pris un bateau au Pirée, avec les quelques drachmes qu'ils avaient réussi à épargner et avaient gagné Thessalonique et de là, à pied, rejoint Pella, n'ayant plus un sou, volant leur nourriture comme ils avaient si bien appris à le faire à Sparte.

*

Aristéas s'étira puis se redressa. Kalika s'était silencieusement assise à ses côtés et le regardait avec tendresse. Il lui sourit. Elle se lova dans ses bras.

Ne meurs pas, Aristéas, fit-elle au bout d'un long moment durant lequel elle était restée silencieuse, comme perdue dans ses pensées.

Il lui passa doucement la main dans les cheveux.

Les dieux décideront qui doit vivre et qui doit mourir, petite sœur.

Kalika se serra un peu plus fort dans les bras de son frère.

Pourquoi les Romains sont-ils là ? demanda t-elle soudainement. Pourquoi veulent-ils nous faire la guerre ? Ne peuvent-ils rester dans leur maudit Latium ?

Aristéas soupira.

Depuis qu'ils ont mis les pieds en Illyrie, sous prétexte de mettre fin à la piraterie qui gênait leur commerce, depuis qu'ils y ont créé un protectorat, ils considèrent la Grèce comme faisant partie intégrante de leur pré carré. Ils ne peuvent admettre que nous, Macédoniens, puissions continuer à y exercer notre influence.

La jeune fille s'était redressée et regardait son frère avec intensité.

Il faut dire que les Grecs ont tout fait pour souffler sur les braises et provoquer le conflit, poursuivit-il avec gravité. Ce n'est pas à Pella qu'ils viennent régler leurs querelles, mais à Rome. Et ils en profitent à chaque fois pour nous égratigner, pour se plaindre et pour gémir, comme si nous étions la source de tous leurs maux.

Mais ce n'est tout de même pas une raison suffisante pour déclencher une guerre ! s'indigna Kalika.

Aristéas eut un sourire amusé devant l'innocence manifeste de sa sœur.

Si ! Bien sûr que si ! C'est la logique expansionniste romaine qui veut ça. N'importe quel prétexte leur sert à attaquer qui bon leur semble, dans le seul et unique but de conquérir de plus en plus de territoires. Qu'avaient-ils besoin de s'intéresser à la Grèce ? L'Italie, la Gaule Cisalpine, l'Espagne, la Sicile ne leur suffisaient-elles pas ? Quel besoin ont-ils d'intervenir en Egypte, à Antioche, à Carthage ? Philippe, le père

[7] juillet - août selon le calendrier grec

de notre roi a bien tenté de refreiner leurs ardeurs belliqueuses mais il y a eu Cynocéphales et ses funestes conséquences.

La perte de notre empire ?

Oui, Kalika. Et avec des cités grecques plus instables que jamais. Ne vivaient-elles pas mieux sous la tutelle de la Macédoine ? Quand tu penses que Sparte est tout juste capable d'aligner trois mille hommes. Où sont passés les autres ? Leurs os blanchissent sur tous ces champs de bataille qui ont ensanglanté la Grèce depuis plus de trois cents ans. Regarde toutes ces villes autrefois fleurissantes, la fierté de notre civilisation. Elles sont aujourd'hui complètement dépeuplées. Les hommes sont morts au combat, les femmes ont été réduites en esclavage, les oliviers et les vignes ont été brûlés.

Leur avons-nous bien donné l'exemple ?

Que veux-tu dire par là ?

Les descendants de Séleucos et ceux de Ptolémée ne passent-ils pas leur temps à se faire la guerre ? Antiochos n'est-il pas en ce moment même aux portes d'Alexandrie avec toute son armée ? Et nous-mêmes, ne nous sommes-nous jamais battus contre les Lagides ou les Séleucides ?

Aristéas éclata de rire:

Que veux-tu ! Nous aussi sommes des Grecs, même si ce n'est pas l'avis des autres peuples de l'Hellade qui nous ont toujours pris pour des barbares.

Le jeune homme s'allongea dans l'herbe grasse et contempla le ciel où quelques nuages d'altitude se délitaient sous l'effet d'un vent marin.

Quoi qu'il en soit, reprit-il, les Grecs pensaient que la présence romaine les libèrerait de notre emprise. Ils ont bien vite déchanté. Elle est bien lourde pour eux.

Kalika eut une moue dubitative et elle s'allongea à son tour en posant sa tête sur la poitrine de son frère.

Cela ne les a pas pour autant incités à nous apporter leur concours en nous envoyant des troupes.

Je sais, Kalika, je sais tout cela. Mais ils n'aident pas les Romains non plus. J'ai appris que les cités de l'Attique et du Péloponnèse ont fait défection les unes après les autres. Tout au plus leur ont-elles fourni quelques contingents en renfort, pour faire bonne mesure, au cas où Paul Emile devrait nous battre. L'Epire, l'Illyrie et Rhodes n'ont pas tenu leurs engagements. Même Eugène de Pergame, par qui tout a commencé, a fait défection. Je sais qu'il négocie en ce moment même afin de trouver une solution séparée.

Kalika se redressa et considéra le visage de son frère, les yeux clos, goûtant le vent caresser son visage.

Ah ! Pourquoi Persée ne s'est-il pas contenté de régner sur la Macédoine au lieu de vouloir suivre les traces de son père ?

Aristéas ouvrit les yeux et vit de la colère dans les yeux noirs de sa sœur. Il haussa les épaules.

Il espère sans doute redonner à la Macédoine l'influence perdue après Cynocéphales. Comment admettre qu'une nation dont les armées sont allées

jusqu'aux confins du monde connu puisse céder la place à ces rustres de Latins ? Que veux-tu, c'est de la politique, Kalika.

La politique n'est pas avare du sang des hommes.

Elle resta un instant à nouveau perdue dans ses pensées.

Ce Paul Emile me fait peur. Il n'est pas comme Flamininus qui respectait le peuple grec. J'ai appris qu'il a été élu consul dans la seule et unique intention de nous faire la guerre et qu'à peine débarqué il a instauré une discipline de fer dans les légions. C'est, parait-il, un excellent général.

Aristéas haussa les épaules et referma les yeux.

Quelle importance ? La discipline et l'entraînement de notre armée n'ont rien à envier aux Romains. Les chiliarques et les lochages ont pour instruction de toujours veiller à la cohésion de la phalange, de toujours la maintenir compacte. Quant à la cavalerie et pour reprendre ce que père disait, nous sommes le marteau qui écrasons l'ennemi sous l'enclume. Les Romains seront vaincus, crois-moi.

2

Pydna - 22 juin

Juché sur son cheval des hautes plaines de Macédoine, Aristéas parcourut l'espace devant lui.

Son attention fut un temps attirée par la masse sombre des éléphants de Paul-Emile. Ils sortaient du camp romain de leur démarche lourde et pesante et, à grand renfort de barrissements sonores, gagnaient lentement l'aile droite des légions. Ils ne représentaient, pour l'instant, aucune menace particulière. Tout à l'heure, quand commencerait l'affrontement, la cavalerie légère s'en débarrasserait à grand renfort de javelots, de flèches et de balles de plomb. Les Thraces affectés à cette tâche s'étaient suffisamment entraînés sur leurs maquettes de bois, là bas, près de Pella. Il fallait simplement espérer que les chevaux ne s'effraieraient pas face à ces pachydermes. Car charger des effigies inertes était une chose, affronter des mastodontes de plusieurs centaines de livres en était une autre.

Après tout, cela n'avait sans doute guère d'importance. Que pesaient une vingtaine d'éléphants parmi ces milliers d'hommes qui, dans quelques instants, rougiraient de leur sang la plaine de Pydna ?

Aristéas s'essuya le visage du revers de la main. La journée était bien entamée et un soleil à son zénith frappait cruellement de ses rayons brûlants les prés et champs alentours. Il avait ôté son casque béotien pour apprécier la brise légère venue du large soulever ses longs cheveux bruns bouclés et tempérer la chaleur étouffante de ce mois de juin.

Là-bas, sur les collines, au pied du Mont Olocrus, il aperçut les tentes de toile du camp romain. Paul Emile, après avoir fait sa jonction avec Scipion, venait de s'y installer la veille.

Présage favorable ou funeste ? La nuit précédente, la lune avait disparu quelques instants du ciel de Macédoine. Talos leur avait parlé autrefois, à Athènes, de ce phénomène: une éclipse de lune. Rien de surnaturel là dedans.

Aristéas sentait que s'approchait le moment décisif. L'armée macédonienne était prête. Il coiffa son casque à cimier et se retourna pour vérifier l'alignement des deux cent cinquante hommes dont il assumait le commandement au sein de l'ilè[8] que lui avait confié Persée.

Son ami Callimédon, l'un des quatre tétrarques qui le seconderait tout à l'heure lors de l'assaut, croisa son regard et lui adressa un sourire amical. Dans son regard d'un bleu intense, nulle trace pour le doute. La leçon de Cynocéphales avait été retenue. Les phalanges vaincraient.

Les forces en présence semblaient équilibrées. En face, les deux légions de Paul Emile, soit environ quarante mille légionnaires, auxiliaires, cavaliers et Crétois. Sur la droite, s'étalant sur les eaux bleues du golfe de Salonique, la flotte romaine, trop éloignée pour lancer ses traits sur la phalange mais suffisamment proche pour débarquer des troupes fraîches si le besoin s'en faisait sentir.

L'armée de Persée, quant à elle, était forte de quarante quatre mille hommes dont deux mille cinq cents cavaliers lourds répartis en dix escadrons. Aristéas assurait le commandement de l'un d'entre eux.

Un frémissement sur sa droite. Les peltastes de l'infanterie légère manifestaient leur impatience. Ils assureraient tantôt, avec la cavalerie lourde, la protection latérale de la phalange.

Le jeune homme porta son regard encore plus loin, au-delà des peltastes.

Il aperçut les rangs serrés des troupes d'élite de l'Agema puis les piques dressées vers le ciel des pézétaires[9] parfaitement ordonnés en chiliarchies de mille hommes. Ils étaient coiffés d'un casque phrygien et leurs boucliers ronds pendaient à leurs cous grâce à des lanières de cuir afin de leur permettre de tenir leurs sarisses à deux mains.

Tout au bout, l'aile droite de la cavalerie lourde aux côtés de Persée et des généraux.

Un ordre fut donné et l'armée s'ébranla. Les sarisses des piquiers des cinq premiers rangs s'abaissèrent en position horizontale.

L'hipparque commandant les quatre ilai disposés sur le flanc gauche de l'armée macédonienne s'approcha et lui lança:

— Tu restes pour l'instant en réserve, Aristéas. Si tu constates que nous avons du mal à défendre le côté de la phalange, interviens sans tarder.

Il éperonna sa monture et huit cents hetairoi[10] s'élancèrent au petit trot pour suivre la progression des pézétaires.

— Ne fais pas cette mine, Aristéas, lui dit Callimédon. Nous aurons certainement d'autres occasions de nous battre.

— Ce n'est pas ça, Callimédon. Je suis inquiet, c'est tout.

— Inquiet ? Pourquoi donc ? Douterais-tu de la victoire ?

— Je pense à Cynocéphales.

Le tétrarque éclata de rire:

---

[8] Unité de base de la cavalerie macédonienne

[9] Soldats de la phalange.

[10] Soldats de la cavalerie lourde.

— Il n'y a aucune comparaison ! A Cynocéphales nos troupes n'étaient pas alignées. Certaines même étaient toujours en ordre de marche. Et nous avions laissé Flamininus gravir cette maudite colline.

— Je sais, je sais. Ici le terrain est plat et les phalanges sont constituées.

— Alors ? Pourquoi ce doute ?

— Je ne sais pas, un pressentiment peut être.

Il étudia à nouveau attentivement le terrain pendant que la phalange prenait ostensiblement de la vitesse.

Le champ de bataille avait été choisi avec soin. Un sol parfaitement plat. Aucun relief, aucun accident du terrain qui lui ferait perdre sa redoutable cohésion. Il y avait bien sûr l'Eson et le Leucos mais leurs eaux peu profondes en cette fin du mois de juin ne devraient pas poser de problème particulier. Il y avait aussi ces collines où l'on apercevait les cases blanches du village de Kitros mais elles se trouvaient derrière les lignes romaines.

Les troupes avaient subi un entraînement intensif et la phalange se présentait de manière encore plus compacte que d'ordinaire sur une profondeur de trente deux rangs. Une machine de guerre hérissée de piques prête à broyer les légions.

Mais les pézétaires étaient inexpérimentés. Depuis Cynocéphales, ils n'avaient plus eu l'occasion de se battre.

Devant, à quelques centaines de pieds tout au plus, les vélites romains en tuniques rouges s'avançaient prudemment, le javelot à la main.

« Manœuvre parfaitement inutile », songea Aristéas. Si les sarisses horizontales des cinq premiers rangs constituaient une terrible arme offensive, les sarisses obliques des rangs suivants formaient un mur compact destiné à arrêter tous les projectiles arrivant par le dessus.

Soudain, des flans de la phalange, se détachèrent les auxiliaires de l'infanterie légère. Ils lancèrent en premier leurs armes de jets, fauchèrent la ligne romaine avancée et avec elle un bon nombre de vélites puis coururent se mettre à l'abri, derrière les pézétaires.

Manœuvre classique et toujours aussi efficace !

Les javelots romains lancés trop tardivement se perdirent dans l'enchevêtrement de sarisses, ne causant pratiquement aucun dégât. Les quelques soldats touchés furent aussitôt remplacés par un simple glissement d'une file vers l'avant.

L'affaire se présentait sous de bonnes conditions.

La phalange accélérait le pas. Les vélites s'étaient à leur tour repliés. La première ligne romaine se composait à présent des jeunes Hastatii organisés en manipules, eux-mêmes disposés en quinconce. Le choc allait avoir lieu avec l'acies prima centrale puis les pézétaires tenteraient de perforer les Principes expérimentés de l'acies secunda, légèrement en retrait.

Alors, de la phalange passant à l'attaque, s'éleva le péan, chant guerrier, chant à la gloire d'Apollon. Elle se rua au pas de course à l'assaut des premières lignes romaines.

Le choc fut effroyable, conjugaison de l'impact des sarisses horizontales et de la poussée des vingt sept hoplites continuant la file. Dans une telle disposition aucun échappatoire pour les combattants placés au premier rang. Il fallait anéantir la ligne

ennemie ou périr sur le champ. Parfaitement encadrés par le lochagos placé en tête de file, l'ouragos du dernier rang et l'hémilochite responsable d'une demi-file, les pézétaires ne pouvaient être vaincus dans un choc frontal.

Les sarisses, longues de quatorze coudées[11], parfaitement équilibrées grâce à un contrepoids fixé à leur extrémité et serrées entre elles de la largeur d'une main, traversèrent boucliers et cuirasses pour s'empaler dans les poitrines romaines. Si la première rangée de lances était déviée, les autres rangées trouvaient immanquablement leur cible.

Aristéas vit des légionnaires tenter de détourner les longues lances grâce à leurs boucliers, d'autres les saisir de leurs mains nues pour les écarter, mais rien n'y fit. On n'arrêtait pas une phalange ainsi lancée.

L'acies prima n'eut pas le temps de se replier, elle fut massacrée sur place, écrasée par les hoplites. Quant aux survivants, ils furent aussitôt égorgés par les peltastes de l'infanterie légère suivant quelques pas en retrait.

Aristéas vit quelques cohortes commencer à refluer. Ses craintes se volatilisèrent. La victoire serait macédonienne !

Déjà la phalange allait dans une immense clameur heurter de plein front l'acies tertia et ses redoutables Triarii. Les hérauts, les trompettes et les extraouragos rameutaient les traînards en hurlant.

Un flottement se fit sentir dans les rangs des soldats romains. Quelques légionnaires laissèrent tomber pilums et boucliers et amorcèrent un mouvement précipité de retraite. D'autres, tentant de conserver une certaine cohésion, se repliaient sur les coteaux.

La phalange aurait dû cesser sa progression et s'abstenir de poursuivre les fuyards. Chacun des syntagmes[12] qui la composait aurait dû adopter une formation en carrée, les piques défendant chaque côté. Elle aurait été invulnérable, même face à une charge de cavalerie ou d'éléphants. Il lui aurait suffi d'attendre un repli probable des Romains. La cavalerie lourde aurait pu en disperser une partie, en massacrer une autre, obligeant Paul Emile à reconnaître sa défaite et à négocier un cessez le feu.

Mais, euphoriques devant une victoire si rapide et si économe en hommes, emportés par leur élan, les pézétaires s'élancèrent vers les collines.

Aristéas vit tout de suite le danger !

— Réorganisez-vous ! Ne les poursuivez pas ! hurla t-il.

Ses paroles se perdirent dans le vent et dans la clameur.

— Mais que font les tétrarques ? Que font les chiliarques ? Que font les stratèges ? Il faut se réorganiser !

Il regarda sur sa droite, en direction des généraux. Ceux-ci ne bougeaient pas, ne manifestaient aucune intention d'intervenir.

Callimédon aussi avait compris. Son visage avait blêmi. La phalange perdait rapidement de sa cohésion. Si pour un profane la bataille semblait tourner au massacre des Romains, si les sarisses perforaient le dos des fuyards, si les pézétaires

[11] Environ 6,50 mètres.

[12] 256 hommes.

ivres de sang rugissaient de plus belle, leurs rangs s'éclaircissaient au fur et à mesure que leur progression se trouvait ralentie par les corps sans vie et les irrégularités du terrain.

— Ils ont perdu la raison, se lamenta Aristéas. Ils n'ont rien retenu de Cynocéphales.

Comme pour lui donner raison, il vit ce qui restait des deux légions abandonner la position en ligne pour se diviser en manipules et charger dans les brèches à présent grandes ouvertes.

Le centre de la phalange s'effondrait, les légionnaires prenaient l'avantage sur les pézétaires obligés d'abandonner leurs sarisses pour se battre au corps à corps. Et les boucliers étroits, les glaives courts ne faisaient pas le poids contre les armes latines.

Et puis soudain la cavalerie romaine accompagnée des éléphants se jeta sur l'aile gauche de la phalange.

— C'est à nous ! s'écria Aristéas. Prêtons leur main forte. Rejoins ta tétrarchie, Callimédon.

Il jeta à nouveau un rapide coup d'œil vers le bord de mer. La cavalerie lourde de l'aile droite n'avait toujours pas été engagée. Qu'attendaient-ils donc ?

— Formation en coin ! cria t-il à l'attention de l'hyperétès[13] et des deux autres tétrarques de l'ilè.

Il vérifia l'attache du glaive courbe fixé à sa ceinture, assura la prise de son grand bouclier rond et dressa vers le ciel son xyston, cette longue lance en bois de cornouiller dont les deux extrémités se terminaient par une pointe en fer.

Serait-il encore en vie dans quelques instants ? Son sort appartenait maintenant aux dieux.

— Chargez ! hurla t-il en lançant son cheval au galop.

Les deux cent cinquante cavaliers s'élancèrent vers les légions en se disposant en quatre triangles isocèles correspondant à autant de tétrarchies. Sur sa droite Callimédon, sur sa gauche Eratosthène et Néoclès ses deux autres tétrarques. Lui-même assurait le commandement de l'ilè et de la quatrième tétrarchie.

Il avisa quelques manipules qui s'attaquaient à une centaine d'hypaspistes royaux[14] isolés, reconnaissables à leurs casques thraces ornés de deux plumes latérales, taillant de grandes coupes sombres dans leurs rangs. Un simple ordre relayé par l'héraut chevauchant juste derrière lui et les quatre formations obliquèrent en un ensemble parfait.

Le choc fut terrible. La lance du jeune ilarque se brisa contre une cuirasse tandis que sa pointe de fer se fichait profondément entre les côtes du légionnaire. L'arme s'était rompue en son milieu et n'était plus utilisable même s'il restait encore un second fer à son autre extrémité. Il avisa un optione et, la retournant vivement en s'aidant de la cordelette qui la maintenait attachée à son poignet, l'utilisa comme un javelot pour la ficher dans la gorge du Romain avant de brandir sa machaira.

---

[13] Officier secondant l'ilarque.

[14] Unité d'élite macédonienne

La charge avait été suffisamment puissante et dévastatrice pour qu'ils transpercent les lignes romaines et se retrouvent au contact des hypaspistes. Il fallait maintenant se dégager et prendre du recul pour lancer une nouvelle charge. Déjà, et bien qu'ayant été coupées en deux, les manipules mécaniquement se reconstituaient.

Il avisa un espace encore libre et dirigea son cheval dans sa direction se ménageant un passage à grand renfort de glaive. L'épée était courte, bien trop courte par rapport aux armes romaines mais la rage avec laquelle il assénait ses coups tout en se protégeant de son bouclier lui permit de conserver l'avantage. Habitués à le suivre aveuglément lorsqu'ils s'exerçaient devant Pella, les deux tétrarques ayant survécu à la charge dont Callimédon vinrent lui prêter main forte suivis par les cavaliers.

Une flèche siffla à son oreille et vint se ficher dans le torse de l'hyperétès qui combattait juste derrière lui.

Ils parvinrent à se dégager, non sans mal. Les Romains, sentant que la bataille tournait à leur avantage, redoublaient d'ardeur. Devant eux, les collines de Kitros. Aristéas sentit la rage l'envahir. La phalange compacte et hérissée de fer n'était plus qu'une succession de petits groupes luttant au corps à corps avec les légionnaires. Seules les troupes d'élite de l'Agema conservaient encore toute leur cohésion. Elles se battraient jusqu'à la mort, il le savait.

Il se retourna et vit le reste de la cavalerie légère macédonienne et les autres détachements de l'hipparchie se faire tailler en pièces par les éléphants. Un bon nombre de chevaux, devant l'assaut des mastodontes, avaient versé leurs cavaliers.

Que faire ? De toutes évidences la bataille était perdue. Au loin Persée et la cavalerie lourde s'enfuyaient en s'engouffrant dans l'espace laissé libre le long du littoral.

Il ne pouvait les rejoindre. Ils se trouvaient à leur opposé et les Romains amorçaient déjà un mouvement d'encerclement tout autour d'eux.

Il avait le choix: ou se rendre ou tenter de briser le cercle et quitter, l'honneur étant sauf, le champ de bataille.

Ses hommes se regroupaient autour de lui, attendant ses ordres. Tous s'étaient bien battus à voir les larges tâches rougeâtres qui maculaient leurs cuirasses, leurs lances et leurs épées.

Il fallait se décider et vite. Dans quelques instants il n'aurait plus suffisamment d'élan pour bousculer les légionnaires.

Se rendre ? Il revit l'espace d'un instant la scène où, à Pella, il avait émerveillé sa mère et sa sœur Kalika lorsqu'il avait franchi le seuil de leur demeure, vêtu de sa tunique et de sa chlamyde rouge, les cnémides attachées à ses mollets, le casque au cimier empanaché à la main, le glaive contre sa cuirasse de bronze. Quelle fière allure avait-il !

Pour eux ne seraient pas rendus les honneurs de la guerre. Paul Emile n'aurait pas la mansuétude de Flamininus. Pour les fiers Macédoniens ce serait les fers et l'esclavage dans un latifundium d'Italie. Et de cela il n'était pas question. Il le devait à ses hommes. Il fallait donc tenter de briser le cercle. Ceux qui survivraient resteraient des hommes libres, de valeureux combattants à qui serait épargnée l'odieuse servitude.

Il leva son glaive.

Soldats ! cria t-il. Si vous ne voulez pas finir en esclaves des Romains, il faut nous dégager. Mourons s'il le faut en hommes libres mais ne nous laissons pas capturer.

Les soldats poussèrent une acclamation en guise d'assentiment tout en brandissant à leur tour leurs lances et leurs machaira.

C'est avec l'énergie du désespoir que les cavaliers percutèrent les deux manipules qui tentaient de leur barrer le passage. Aristéas récupéra au vol le xyston d'un cavalier mortellement touché et le mania de pointe et d'estoc pour frapper les boucliers ennemis et briser l'étau. Eut-il hésité quelques secondes de plus et ils n'auraient pu franchir la nasse qui se refermait. Les légionnaires accouraient de toutes parts pour les prendre au piège. Mais il réussit à se dégager non sans avoir laissé derrière lui une dizaine de Romains morts ou agonisants. Il parcourut au galop une bonne centaine de pas puis il s'arrêta et cabra sa monture. Que devenaient ses compagnons ?

D'abord il vit qu'il était seul puis il distingua la silhouette de Callimédon puis quelques casques béotiens surgirent de la mêlée. Une dizaine de soldats avaient réussi à s'extraire du piège mortel. Pour les autres il n'y avait plus rien à faire.

Allons, compagnons, dit-il aux survivants. Vous avez fait honneur à vos pères. Retirons-nous du champ de bataille.

Et le groupe des rescapés prit la direction du sud tandis que les derniers pézétaires se rendaient et que l'Agema était exterminée sur place. La bataille avait duré à peine deux heures !